

La déconstruction de la figure parentale par le personnage de l'enfant dans le roman contemporain, le cas de *Vipère au poing* d'Hervé Bazin

Eloundou Mvondo Charles Sylvain¹

Résumé

La présente étude est une réflexion sur la désacralisation de la figure parentale par le personnage-enfant qui n'y trouve plus un modèle. Le parent, depuis le mythe chrétien avec les parents de Jésus, a toujours symbolisé la protection, la sécurité, l'amour et la responsabilité. Dès lors, il représente une force invincible pour son enfant, une source d'inspiration et une garantie de succès. Dans cette veine, l'harmonie et la paix sous-tendent les rapports entre ces membres de famille. Ce principe naturel se détériore avec l'évolution du monde. Le modernisme offre de nouvelles orientations dans les rapports parents/enfants. Ainsi, le changement de paradigme entraîne fatalement le renversement des valeurs, changement matérialisé par la défiance et le mépris du parent. On assiste à un « parenticide » symbolique. Cette réflexion propose un décryptage de la déconstruction de la figure parentale par le personnage de l'enfant dans l'univers d'Hervé Bazin qui scénarise un drame familial dans *Vipère au poing* (1948). Jean Réseau fait partie de ces personnages-enfants qui bafouent l'autorité parentale pour s'affranchir. Il projette même d'empoisonner sa mère pour sortir de son autorité cassante. Pour mieux comprendre les mobiles, les manifestations et les conséquences d'une telle décrépitude relationnelle, il est opportun de convoquer la sémiotique du personnage dont le mode opératoire apprécie les différentes étapes inhérentes à l'étude du personnage, considéré comme un signe discursif. Les causes du conflit, la révolte du personnage-enfant et les conséquences constituent les points saillants de cette étude.

Mots-clés : conflit, déconstruction, figure parentale, personnage-enfant, sémiotique

Abstract

*This study reflects on the desacralization of the parental figure by child characters who no longer find it a model. The parent, since Christian mythology with the parents of Jesus, has always symbolized protection, security, love and responsibility. They are, therefore, a source of inspiration and a guarantee of success for their children. In this vein, harmony and peace underlie the relationship between these family members. This natural principle is deteriorating with the evolution of the world. Modernism offers new directions in parent/child relationships. From then on, the change of paradigm inevitably leads to the reversal of values materialized by the defiance and contempt of the parent. We are witnessing a symbolic 'parenticide'. This research proposes a deciphering of the deconstruction of the parental figure by the character of the child in the vision of Hervé Bazin who scripted a family drama in *Vipère au Poing* (1948). Jean Rezeau is one of those child characters who deconstruct parental authority in order to free himself. He even plans to poison his mother to get out of her brittle authority. In order to better understand the motives, manifestations and consequences of such a relational decrepitude, it is appropriate to call upon the Semiotics of Character, whose modus operandi appreciates the different stages inherent in the study of character, considered as a discursive sign. The causes of the conflict, the revolt of the child's character and the consequences are the main points of this study.*

Keywords: conflict, deconstruction, parental figure, character-child, semiotics

¹ Ph.D. en littérature comparée d'expression française, Chargé de Cours à l'Université de Dschang (Cameroun). Mes travaux de recherche portent sur l'enfance ironique dans le roman contemporain, l'enfant migrant, l'enfant soldat et sur les rapports entre le personnage de l'enfant et le monde adulte. Dans ce sillage, j'ai publié dans les revues de l'ACAREF (<https://revues.acaref.net>) un article intitulé : « L'errance identitaire du personnage de l'enfant dans le roman français. » et un autre dans la revue DELLA/AFRIQUE : « L'enfance en crise dans les récits de mémoire ». Un article intitulé « Les mutilations du personnage de l'enfant dans *L'enfance perdue* de Marie-Paule Armand dont la publication est attendue depuis fin juillet 2022 dans la revue LONGBOWU s'inscrit dans le même champ. Les questions de mémoire et d'identité rentrent aussi dans mes préoccupations dans le souci d'élargir mon champ de recherche.

Introduction

Le parent, depuis le mythe biblique avec la Sainte Famille de Nazareth et les parents de Jésus, symbolise la sécurité, l'affection, la protection, l'encadrement, et la garantie de succès. Il crée une harmonie et entretient des relations de confiance et d'affection avec sa progéniture. De ce point de vue, la figure parentale est sacrée et par conséquent vénérée. Naturellement, l'enfant lui doit obéissance et respect en toutes circonstances. Il s'établit tacitement un contrat dans lequel les parties contractantes ont un cahier de charges bien précis qui décline les devoirs et les droits de chacune. Le parent doit accomplir ses devoirs dans l'amour et surtout dans une rigueur pédagogique, sans complaisance.

La non observance de ces règles de vie par l'une ou l'autre des parties entraîne la rupture. Dès lors, la stabilité familiale cède la place à l'affrontement malheureux entre les deux parties avec à l'arrivée des conséquences désastreuses. On assiste alors au drame familial qui traduit le changement de paradigme dans les rapports parents/enfants. L'excès d'autorité de certains parents qui, au lieu de corriger avec mesure et amour dans l'optique d'améliorer leurs enfants, punissent jusqu'à l'humiliation, traumatisant ainsi ces petits êtres sans défense. D'autres transforment l'éducation en un dressage, dépouillé de toute affection. La maltraitance des enfants par leurs parents devient flagrante. À leur corps défendant, ces derniers transgressent les principes qui les soumettent à l'obéissance et au respect de leurs géniteurs. Ils ne voient plus une figure de protection, mais un bourreau, un adversaire dangereux auquel il faut faire la guerre.

Hervé Bazin inscrit *Vipère au poing* (1948) dans le registre des romans de la tragédie, car l'œuvre relate les violations des principes naturels et sociaux entre les parents et leurs enfants et la déchéance de la figure parentale bafouée par sa progéniture. La présente étude propose un décryptage de ce renversement des valeurs afin de mieux apprécier les mobiles et les conséquences d'une telle dégradation relationnelle.

Convenons que l'exposition à la violence à haut risque peut affecter négativement la qualité des relations que l'enfant entretient avec ses parents. On peut dès lors comprendre que l'enfant qui se sent en insécurité du fait de la violence excessive qu'il subit transgresse les limites du respect et de l'obéissance à ses parents pour les affronter comme de vulgaires inconnus sans pudeur, ni décence. Aussi intéresse-t-il d'analyser les origines d'un tel drame familial. Quels sont les mobiles de la déchéance des parents par les personnages-enfants ? Comment ceux-ci réalisent-ils leur projet de déconstruction de la figure de leurs parents ? Quelles peuvent être les conséquences d'un tel désastre familial ?

Par anticipation à ces préoccupations qui constituent le nœud problématique, on peut dire que la déconstruction de la figure parentale est consécutive à la rupture du contrat entre parents et enfants, rupture due au non-respect des devoirs des parents vis-à-vis de leurs enfants. À côté de cette réponse centrale, on peut affirmer que le personnage-enfant veut se libérer de l'autorité des parents en qui il ne trouve plus aucune garantie de sécurité et de protection. La révolte qui naît de cette rupture du contrat social présente un personnage-enfant irrespectueux et dangereux pour la société. D'où l'opportunité de convoquer la sémiotique du personnage pour mieux apprécier les mutations dont ce personnage est l'objet dans une telle relation. Cette approche permet de procéder à une investigation complète du personnage suivant trois aspects : la figuration, entendue comme la description, mieux l'identification du personnage-enfant en situation, l'anthropomorphisation qui désigne le tracé de son parcours physique et psychologique et la projection qui révèle le type de personnage-enfant qui arrive à déconstruire la figure de ses parents. Philippe Hamon (1988) prescrit cette démarche en définissant le personnage en ces termes :

« [le] concept de personnage définit un champ d'étude complexe, particulièrement surdéterminé, qui est le lieu d'un « effet de réel » important, celui de l'anthropomorphisation du narratif (en tant que tel, il est le lieu d'un « effet moral », d'un « effet de personne », d'un « effet psychologique » également important), et celui du carrefour projectionnel (projection du critique ou de l'interprète qui aiment ou n'aiment pas qui se « reconnaissent » ou non un tel ou tel personnage. » (Philippe Hamon, 1988 : 9)

Afin de mieux cerner la question de la déconstruction de la figure parentale, il est logique de s'intéresser préalablement aux causes du conflit parents/enfants, en suite à la révolte du personnage-enfant et enfin aux conséquences de la déchéance parentale.

1-Les causes du conflit parents/enfants

Les personnages-enfants sont victimes de l'inaffection de leurs parents qui convoquent brutalités et humiliations pour les remettre sur le droit chemin. Dès lors, ils perdent confiance dans le système des valeurs de l'éducation parentale. La conséquence d'une telle situation est la rupture du contrat social entre les deux parties. Cette rupture est imputable aux parents qui ne respectent pas leur cahier de charges, c'est-à-dire qui ont failli à leurs devoirs d'amour, de protection et d'éducation dans le strict respect des droits de leur progéniture. L'harmonie et la confiance qui devraient sous-tendre les rapports entre ces membres de famille cèdent la place à la méfiance et à la peur pour les personnages-enfants qui ne voient plus leurs parents que comme des bourreaux. Or, la logique voudrait que la famille soit un cadre qui favorise l'épanouissement de l'enfant en lui offrant toutes les garanties de sécurité. Dans cette veine, Philippe Bas (2007 :16) définit le cadre familial en ces termes: «La sphère familiale devrait être un lieu d'amour, d'échange, d'épanouissement.». L'enfant grandit alors dans un environnement sain et sécurisé. En tant que membre le plus fragile et le plus sensible, il est le premier à ressentir l'influence négative ou positive dans ce premier milieu d'accueil. Les personnages-enfants de l'univers de Bazin sont en conflit avec leurs parents pour cause de désaffection et de violences.

1.1-La désaffection parentale

Certains parents se rendent coupables du manquement d'affection et de protection vis-à-vis de leurs enfants. Cette attitude est qualifiée de désaffection. Le chef de la famille Rezeau, Jacques Rezeau s'inscrit dans ce registre de coupables de défaillance vis-à-vis des personnages-enfants. Le narrateur de *vipère au poing* le décrit comme un être veule, soumis à sa femme, incapable d'imposer son autorité et de prescrire affection et sécurité à sa femme pour ses enfants. Il assiste impuissant à la tragédie que vivent ses enfants. Mme Rezeau est la véritable patronne de cette famille. Elle ne manifeste aucun signe d'amour pour sa progéniture au grand dam des théoriciens de l'épanouissement des personnages-enfants qui pensent comme Jean Chazal (1982 : 13), que l'enfant doit bénéficier de toute l'attention et de toute l'affection. Il en fait la recommandation suivante : « L'enfant, pour l'épanouissement harmonieux de sa personnalité, a besoin d'amour et de compréhension. Il doit, autant que possible, grandir sous la sauvegarde et sous la responsabilité de ses parents et, en tout état de cause, dans une atmosphère d'affection et de sécurité morale et matérielle. »

Mme Rezeau semble prendre le contre-pied de ces recommandations pour rendre les relations entre elle et ses enfants conflictuelles. Elle traduit son inaffection par des humiliations de toutes sortes. Dans cette logique, elle surnomme son fils Jean Rezeau « Brasse-bouillon » (1948 :9) pour exprimer son état de saleté répugnante. En réalité, elle laisse parler la haine qu'elle a pour son propre fils par ces surnoms humiliants. Aussi ne rate-t-elle pas la moindre occasion pour l'éloigner d'elle. Elle se rend ainsi coupable de ce que Lorraine Odier appelle « carences maternelles » (2018 : 145), c'est-à-dire insuffisance d'affection pour les enfants.

Mme Rezeau use des privations pour fragiliser ses enfants. Les moments de plaisir sont de plus en plus rares, la maison s'apparente à une prison dans laquelle les mesures de sécurité sont prises et les règles du jeu définies et communiquées aux personnages-enfants assimilés aux pensionnaires du pénitencier. La marâtre est au cœur de cette ambiance délétère qui l'éloigne de ses enfants comme le témoigne Jean Rezeau :

[1] « Je dois ajouter aux décisions de votre père diverses dispositions que je prends moi-même en tant que maîtresse de maison. En premier lieu, je supprime les poêles dans vos chambres (...). Je supprime également les oreillers (...). À table, j'entends que personne ne parle sans être interrogé. Vous vous tiendrez correctement, les coudes au corps, les mains posées de chaque côté de votre assiette, la tête droite. Défense de vous appuyer au dossier de votre chaise. En ce qui concerne vos chambres, vous les entretiendrez vous-mêmes. Je passerai l'inspection régulièrement, et gare à vous si je trouve une toile d'araignée! Enfin, je ne veux plus vous voir cette tignasse de bohémiens. Désormais, vous aurez les cheveux tondus : c'est plus propre. » (1948 :53-54)

Les mesures prises par la mère n'ont pas en réalité une visée pédagogique. Elles sont loin d'épanouir les enfants, bien au contraire, elles consistent à les frustrer et à les diminuer. La mère est coupable de manquement à l'amour et à la protection de ses enfants. Elle enlève au cadre familial ses missions d'encadrement et de protection qui lui sont naturellement dévolues. Les personnages-enfants se sentent de moins en moins en confiance auprès de leurs parents. Plus grave encore, ils ne jouissent plus d'une quelconque attention de leur mère qui multiplie les perquisitions dans leur chambre comme pour éviter l'infiltration d'objets dangereux ainsi que le témoigne Jean Rezeau :

[2] « Bien entendu, nous n'avions jamais reçu un sou de nos parents, mais il arrivait que nos oncles et tantes nous fissent quelques dons. La prime de deux francs, instituée par grand-mère pour notes satisfaisantes, avait été supprimée depuis longtemps. Restait aussi le bénéfice des générosités Pluvignec. Madame mère, ayant décrété la réquisition de nos bourses, saisit également tous objets de valeur en notre possession : timbale d'argent de nos baptêmes, chaînes de cou à médailles d'or, stylos offerts par le protonotaire, épingles de cravate. Le tout disparut dans le tiroir aux bijoux de la grande armoire anglaise, qui servait de coffre-fort à notre mère. Nous ne devons jamais rien récupérer. » (1948 :65)

En dépouillant ses enfants de tout objet de plaisir et de tout élément d'épanouissement, Mme Rezeau crée une atmosphère peu vivable entre les membres d'une même famille. De ce point de vue, Philippe Hamon nous permet d'identifier, à travers la figuration, première étape de la sémiotique du personnage, des personnages-enfants tristes, exaspérés et par conséquent, irrespectueux vis-à-vis de leurs parents. Les personnages-enfants de l'univers de Bazin ne connaissent pas le privilège de l'affection parentale. Ils dénoncent cet abus d'autorité de leur mère qui leur retire même certains droits ainsi que le démontre le narrateur dans cet extrait : « Le premier droit qui nous fut retiré fut celui de l'ourson...ou petit tour. Nous avions jusqu'alors licence de nous promener dans le parc, à la seule condition de ne pas franchir les routes qui le bordent. » (1948 : 61). En supprimant aux enfants le droit de jouer, le parent supprime également l'enfance à ces petits-être en devenir. Une telle attitude ne saurait épanouir les victimes. Mme Rezeau ne se contente pas des injures et autres privations, elle use de violences dans ses rapports aux enfants.

1.2-Les violences des parents sur les enfants

La violence rentre dans les formes de maltraitances que le personnage-enfant subit dans l'univers de Bazin. Elle constitue le mode opératoire de Mme Rezeau dans ses rapports à ses enfants. En violation des limites pédagogiques de la violence que prescrivent les Saintes

Écritures en vue de corriger et d'améliorer l'enfant fautif, la marâtre use d'une autorité cassante et fait régner la terreur dans sa maison. Avec enchantement, elle manie gifle et fouet pour mettre un terme à toutes velléités de désobéissance et d'insoumission qui commencent à naître chez ses enfants. Elle communique essentiellement avec la brutalité. Son fils s'éloigne d'elle en l'appelant par le nom de son époux. Il raconte son comportement en ces termes : « Mme Rezeau dut le comprendre et, pour couper court à toutes effusions, lança rapidement, à droite, puis à gauche, ses mains gantées. Nous nous retrouvâmes par terre, giflés avec une force et une précision qui dénotaient beaucoup d'entraînement. (...) Nul ne broncha. Bien entendu, nous sanglotions. » (1948 :36)

Il ressort de ce témoignage que la mère éprouve du plaisir à terroriser ses enfants au lieu de les combler de son affection. Son comportement change ainsi la nature des rapports entre les protagonistes. Les personnages-enfants ne se sentent plus en sécurité, ils n'ont plus aucune confiance en leurs parents. Ils vivent dans la peur et l'angoisse permanents, mais ils tiennent le coup, pour reprendre Boris Cyrulnik (2002: 63) qui salue le courage des enfants qui, malgré les conditions difficiles dans lesquelles certains vivent, n'abandonnent pas le combat de la vie. Il souligne qu'un « enfant qui tient le coup est un enfant résilient. ». Les personnages-enfants de l'univers de Bazin font preuve de résilience face aux maltraitances que leur inflige leur mère. L'ambiance familiale n'est plus favorable à leur épanouissement. Or une relation parents-enfants se construit au quotidien dès la naissance de l'enfant. Jour après jour, le temps de qualité passé avec lui crée le lien de confiance. Un enfant qui aura reçu de l'attention de la part de ses parents dès son plus jeune âge, qui aura été accueilli et écouté par eux, et à qui ses parents se seront intéressés aura plus de facilité, à l'adolescence, à s'ouvrir, à partager ses expériences et à se confier.

Les expériences que partagent les personnages-enfants de l'univers de Bazin sont douloureuses, celles qui caractérisent l'enfance ironique. La mère éprouve un réel plaisir à brutaliser ses petits auxquels elle ne tolère la moindre indécatesse. Jean Rezeau subit régulièrement les foudres de sa mère qui lui inflige toute sorte de maltraitance. Et c'est le cœur chargé de haine qu'il présente son infortune:

[3] « La gifle attendue, la gifle inévitable claqua. Comment ! Je n'avais encore que douze ans et je me permettais de ne plus conserver les formes de la terreur. Je me contentai de reculer d'un pas, sans me couvrir comme Chiffe, le spécialiste de l'esquive. Cette attitude ne sembla pas déplaire à Folcoche, qui eût fait un excellent officier de corps francs. Un mélange d'inquiétude et de considération se lisait sur son visage. » (1948 : 108)

On le voit clairement et ceci pour le regretter, Jean Rezeau et ses frères ne représentent rien aux yeux de leur mère qui multiplie des stratégies pour leur rendre l'existence invivable. L'affrontement est permanent dans leur environnement familial et les enfants sont traumatisés. Ils ne connaissent pas la joie des parents attentionnés et affectueux, soucieux du bonheur de leur progéniture.

La chaleur maternelle ne leur est jamais servie comme tout enfant aurait souhaité pour son plein épanouissement et selon les prescriptions des conventions internationales que Mme Rezeau ignore sans autre forme de procès. Son comportement s'inscrit à l'opposé des méthodes que préconisent les différents principes de la Déclaration des droits des enfants comme on peut le lire dans cet extrait :

[4] « L'enfant doit, autant que possible, grandir sous la sauvegarde et la responsabilité de ses parents, et, en tout état de cause, dans une atmosphère d'affection et de sécurité morale et matérielle...

L'enfant doit être protégé contre toute forme de négligence, de cruauté et d'exploitation. Il ne doit pas être soumis à la traite, sous quelque forme que ce soit. » (1989 :6-9) principes des droits des enfants.

En lieu et place de ces prescriptions qui garantissent une sécurité aux personnages-enfants, ils reçoivent des coups violents, lesquels ne garantissent aucune protection ni n'assurent aucune confiance comme l'atteste cet autre témoignage du narrateur de *Vipère au poing* :

[5] « Nos jeunes muscles, nos duvets, nos voix qui muent sont autant d'empiètements, autant d'insultes muettes qu'il faut châtier. Nous sommes toujours ses enfants, nous sommes donc toujours des enfants, qui n'ont que le droit d'obéir et de servir de cobayes aux fantaisies de sa puissance, à l'exercice de ses prérogatives (devenu, pour Folcoche, une sorte de culture physique de l'autorité). On ne peut plus transiger sur rien. La guerre civile ne quittera plus la maison. » (1948 : 201)

Les rapports entre les parents, surtout la mère, et les personnages-enfants sont tellement tendus que le narrateur les assimile à une guerre civile. Le contrat social est violé, les protagonistes s'affrontent à cause de la défaillance d'affection des parents pour leurs enfants. On peut peut-être penser que la victime des violences exagère dans l'intention de diaboliser son parent, mais on constate qu'il transpose simplement la réalité des faits. On peut alors s'inquiéter de ce que le narrateur intègre la haine pour justifier ses agissements contre ses parents et légitimer son insoumission.

Mme Rezeau trouve toutes les stratégies pouvant soumettre ses adversaires. Elle se met en position de force et prescrit ce code de conduite qui en réalité humilie ses enfants et elle le sait très bien. Les enfants prennent la mesure de leur statut de prisonniers libres et démasquent très vite les mauvais projets de leur mère que le narrateur confie en ces termes :

[6] « Notre mère qui avait raté sa vocation de surveillante pour centrale de femmes, se chargea de veiller à sa plus stricte application et de l'enrichir peu à peu de décrets prétoriens. Nous étions déjà habitués à la mentalité de la méfiance, d'origine sacrée, qui cerne tous les actes et mine les intentions de tout chrétien, ce pécheur en puissance. Du soupçon Mme Rezeau fit un dogme. Compliquées de commentaires et de variantes, ses interdictions devinrent un véritable réseau de barbelés. La contradiction même ne nous fut pas épargnée. » (1948 : 57)

Mme Rezeau outrepassa toutes les dispositions naturelles, sociales et légales qui protègent les enfants. Les siens propres vivent l'amère expérience de sa méchanceté et de son insouciance. Elle les élève avec une fermeté intrigante. Pire encore, elle prend sur elle d'ignorer ce que Issa Touré appelle responsabilité parentale qu'il définit comme « [l'ensemble] des devoirs et obligations des parents envers leurs enfants » (2009 :11). On peut convenir, au regard de ce qui précède, que la désaffection des parents vis-à-vis des personnages-enfants et la violence qu'ils leur font subir constituent les causes du conflit entre ces membres d'une même famille. Jean Rezeau et ses frères connaissent une enfance tragique d'une part, à cause de leur père, incapable d'user de son autorité de chef de famille et assurer la protection, et d'autre part à cause de leur mère méchante et inaffectueuse qui convoque brutalité et se plaît à humilier ses propres enfants. Les rapports entre ces protagonistes sont assimilés à « la guerre civile ». Les personnages-enfants prennent la mesure de la violation de leurs droits. Aussi se révoltent-ils contre leurs parents-bourreaux. Le processus de déconstruction de la figure parentale est mis en marche. Le personnage-de l'enfant prend une nouvelle posture, celle d'adversaire de ses parents.

2-La révolte du personnage-enfant

La révolte désigne le non-respect des principes qui régissent les rapports entre les personnages-enfants et leurs parents. Après avoir subi les humiliations de leur mère et souffrir de l'absence de leur père, les enfants Rezeau, surtout Jean, l'enfant-orchestre de *Vipère au poing*, violent toutes les règles d'obéissance et de soumission aux parents prescrites par les Saintes Écritures, affrontent leur mère comme une vulgaire inconnue. Hervé Bazin légitime cette rébellion qu'il trouve justifiée dans cette interview qu'il accorde à Martine Leca comme on peut lire dans l'extrait ci-après: « Se rebeller n'est pas que négatif. J'ai lancé mon cri de révolte familiale avec *Vipère au poing*, en 1948, histoire de ma marâtre de mère. Livre qui m'a valu à la fois succès et scandale. Ce fut en quelque sorte, mon divan de psychanalyse, une revanche. » (1994 :6). La révolte du personnage-enfant se traduit par la défiance d'une part et par l'affrontement des parents d'autre part.

2.1-La défiance du parent

La défiance désigne toute attitude consistant à désobéir ou même à ne plus respecter ses supérieurs. Dans le cadre de cette étude, la défiance traduit la rupture entre les personnages-enfants de l'univers de Bazin et leurs parents. Elle résonne comme la déchéance de l'autorité parentale consécutive aux violences perpétrées sur les enfants par leurs parents. L'harmonie qui est supposée sous-tendre les rapports entre les membres de la famille se détériore par cette attitude. Les personnages-enfants adoptent un nouveau mode de communication qui redéfinit la nature des rapports avec leurs parents. Dans cette veine, Jean Paul Sartre (1964 :29), sans contester le sens vertical des rapports, définit l'attitude de la victime fragilisée par la violence des adultes quand il déclare : « Je respecte les adultes à condition qu'ils m'idolâtrèrent ; je suis franc, ouvert, doux comme une fille. Je pense bien, je fais confiance aux gens : tout le monde est bon puisque tout le monde est content. Je tiens la société pour une rigoureuse hiérarchie de mérites et de pouvoir. » On voit bien que Sartre légitime le comportement des personnages-enfants de l'univers de Bazin vis-à-vis de leur mère qui ne les respecte guère et qui les humilie à la moindre occasion.

La défiance se traduit par le mépris qu'affichent les personnages-enfants vis-à-vis de leurs parents. Dès lors, ils transgressent tous les principes qui les tiennent à l'obligation d'obéissance et de soumission. Les traitements humiliants que Mme Rezeau inflige à ses enfants les poussent à ce comportement. Aussi manifestent-ils leur mépris de plusieurs sortes. Dans cette veine, Jean Rezeau surnomme sa mère « Folcoche » (1948 :19) pour exprimer toute la haine contre cette femme odieuse que le sort a placée au seuil de sa vie. Il justifie et légitime son attitude par l'expression de son ras-le-bol en ces termes : « Mais il y a des limites à l'endurance d'un enfant, et elles sont assez étroites quand on a seulement soixante-douze mois d'expérience du dolorisme expérimental. » (1948 : 25) Une telle déclaration venant d'un enfant de six ans seulement permet d'apprécier la nature des rapports entre les protagonistes. On peut regretter la tournure que prend la relation parentale.

Le personnage-enfant qui a commencé à donner des surnoms désobligeants à sa mère ne va pas s'arrêter là, il va l'insulter et l'humilier en retour pour mieux lui signifier la situation de guerre entre eux. L'inimitié est désormais perpétuée entre ces deux parents. Jean Rezeau ne considère plus sa mère que comme une adversaire, mieux, une ennemie à abattre. Il ne rate plus l'occasion de la défier ou de l'humilier comme le mentionne cet extrait :

[7] « Je te cause, Folcoche, m'entends-tu ? Oui, tu m'entends. Alors je vais te dire : « T'es moche ! Tu as les cheveux secs, le menton mal foutu, les oreilles trop grandes. T'es moche, ma mère. Et si tu savais comme je ne t'aime pas ! Je te le dis avec la même sincérité que le « va, je ne te hais point » de Chimène, dont nous étudions en ce moment le cornélien caractère. Moi je ne t'aime pas. Je pourrais te dire que je te hais, mais ça serait moins fort. » (1948 :91)

Il ne fait plus de doute, l'autorité maternelle est foulée au pied, la figure mythique du parent est désacralisée. La vulgarité avec laquelle le personnage-enfant s'adresse à sa mère choque plus d'une sensibilité. Il l'insulte sans retenue et lui signifie vertement sa haine. Dès lors, on peut identifier le type de personnage-enfant révolté à travers « l'anthropomorphisation » dont parle Philippe Hamon (1988 :9).

La défiance passe aussi par le manque de confiance des personnages-enfants. Les violences subies ont occasionné la rupture de contrat de confiance entre les parents. Le comportement de la mère a suffisamment heurté les enfants au point où son moindre geste à leur côté est suspect. Il s'installe dès lors une méfiance à tous égards comme on peut le lire dans cette déclaration de Jean Rezeau à sa mère :

[8] « C'est pourquoi, Folcoche ! tant que nous vivrons l'un près de l'autre, tu ne pourras rien faire que je ne soupçonne très vite. Ce que tu penses, je l'eusse pensé à ta place. Ce que tu tentes, je l'aurais tenté, s'il m'avait fallu, comme toi, me défendre désespérément contre une jeunesse qui te quitte alors qu'elle me parvient. » (1948 :292-293).

La dégradation des rapports entre le personnage-enfant et son parent est à la défaveur du parent qui a lui-même violé les fondements du contrat social. Au lieu d'une correction, il opte pour une violence démesurée que la victime ne supporte pas. Aussi entre-t-il en guerre et utilise ses moyens pour désacraliser son autorité. Mme Rezeau subit la foudre de son enfant qui exprime sa haine par des insultes et des sarcasmes.

On n'a pas beaucoup parlé du père, chef de famille Rezeau, parce qu'il n'est pas coupable de violences envers ses enfants. Toutefois, on peut lui reprocher son absence dans ce drame familial. Cette absence est aussi perçue comme une désaffection comme une carence parentale. Les personnages-enfants de cette famille ne connaissent pas l'accompagnement paternel. Jean Rezeau dénonce ce laxisme du père par des injures pour traduire encore sa défiance. Il est totalement en dissidence et voici comment il présente son père :

[9] « D'abord le chef de famille, si peu digne de ce titre, notre père, Jacques Rezeau. Si vous voulez bien vous en référer à l'explication du caractère par les prénoms, opuscule de je ne sais plus quel mage, vous constaterez que pour une fois la définition se trouve parfaite. «Les Jacques, y est-il dit, sont des garçons faibles, mous, rêveurs, spéculatifs, généralement malheureux en ménage et nuls en affaires. » Pour résumer mon père d'un mot, c'était un Rezeau statique. » (1948 : 39-40).

Le narrateur présente son père comme un homme sans caractère, un lâche sans aucun pouvoir de décision. La conséquence est qu'il est littéralement dominé par sa femme à qui il ne peut prescrire aucune ligne de conduite quant à l'éducation des enfants. Par cette défiance, Jean Rezeau qui est plus virulent que ses deux autres frères marque définitivement la rupture avec ses parents. Ils ne constituent plus ni mythes, ni modèles pour lui, mais des personnages vulgaires et indignes de son respect. On voit clairement comment la défiance déconstruit la figure parentale, désormais banalisée par le personnage de l'enfant.

2.2- L'affrontement physique entre personnages-enfants et parents

L'affrontement constitue l'étape du conflit la plus regrettable entre les personnages-enfants et leurs parents. La dégradation des rapports entre les composantes de la famille est croissante. Après que le parent a exaspéré ses enfants par des violences et des maltraitances, ceux-ci se révoltent et se constituent adversaires. Jean Rezeau ne se contente plus seulement de défier sa mère en l'insultant, il l'affronte physiquement aux grands mépris de toutes les dispositions qui régissent les rapports parents/enfants. On le voit bien, le narrateur de *Vipère au poing* a coupé

le cordon ombilical et dans la même logique, il fait tomber l'autorité de sa mère comme on peut le lire dans cet extrait :

[10] « Je commence à bien lui pincer les fesses quand c'est nécessaire et je serai bientôt assez fort pour lui casser sa sale petite gueule (...), car personne, (...) personne vraiment ne l'aime. Tu vois, Folcoche, que j'ai mille raisons de tenir le coup, la paupière haute et ne daignant même pas ciller. Tu vois que je suis toujours en face de toi, mon regard tendu vers ta vipère de regard à toi, tendu comme une main et serrant, serrant tout doucement, serrant jusqu'à ce qu'elle en crève. » (1948 : 92)

Le personnage-enfant se met au pied de guerre contre sa propre mère qu'il insulte et menace de frapper. La dérive est totale et la déconstruction de la figure parentale effective. Le narrateur de *Vipère au poing* est arrivé à démolir le mythe de la parentalité malgré lui. Il fallait bien qu'il retrouve ses repères et cela s'est fait au sacrifice de la relation filiale. La mère est banalisée et humiliée par son enfant : « je te crache au nez. Je te crache au front, je te crache... » (1948 :92) L'affrontement entre Jean Rezeau et sa mère est d'autant plus virulent qu'il cherche même à attenter à sa vie. La haine qu'il a longtemps accumulée contre sa marâtre de mère le pousse à poser des actes d'une extrême gravité. L'extrait ci-après traduit la vengeance excessive de Jean Rezeau contre sa mère :

[11] « Quant à moi, pour la première fois, je me rebiffai. Folcoche reçut dans les tibias quelques répliques du talon et j'enfonçai trois fois le coude dans le sein qui ne m'avait pas nourri. Évidemment, je payai très cher ces fantaisies. Elle abandonna tout à fait mes frères, (..) et me battit durant un quart d'heure, sans un mot, jusqu'à épuisement. J'étais couvert de bleus en rentrant dans ma chambre, mais je ne pleurais pas. Ah ! non. Une immense fierté me remboursait au centuple. » (1948 : 81).

En dehors de l'affrontement qu'on peut déplorer dans ce témoignage du narrateur de *Vipère au poing*, on note qu'il accuse sa mère de ne l'avoir jamais nourri avec son sein, une preuve de carence affective. La conséquence de ce manquement est la guerre qui s'installe entre eux. L'absence d'affection maternelle a détruit toute la confiance et toute l'admiration que l'enfant doit avoir pour sa mère. À la première lecture, on réalise qu'on a affaire à un personnage-enfant insolent, effronté, et même vulgaire. Jean Rezeau est un enfant à qui l'éducation n'a rendu aucun service, par conséquent, il s'adresse à sa mère sans le moindre respect, sans la moindre retenue. Il lui confesse qu'il la déteste et c'est pour cette raison qu'il entretient un climat délétère de manière permanente.

Il affronte à tout moment sa mère et cherche à l'humilier pour définitivement se libérer d'elle. Ainsi dans cette logique, il multiplie les scènes de combat avec elle comme on peut le souligner dans le témoignage ci-après :

[12] « Croyant deviner mon intention, Folcoche s'assit sur le madrier qui constituait l'essentiel de la passerelle, bien décidée à sauter dans le bateau lorsqu'il filerait entre ses jambes. Poussé par le courant et par moi, celui-ci se présenta devant elle, mais, à l'instant précis où elle sautait, je donnai un brusque coup de barre à droite. Folcoche tomba dans la rivière. Renversant la manœuvre, je réussis à lui passer sur la tête, qui érafla le fond de tôle, et à m'éloigner suffisamment pour qu'elle ne s'agrippe au bastingage. » (1948 :214-215)

Jean Rezeau est complètement insaisissable au regard du nombre d'attentats perpétrés contre sa mère. Même si on peut légitimement le condamner pour toutes ces insolences manifestées contre les adultes, pis encore, contre ses propres géniteurs, on peut néanmoins comprendre cet acharnement, cette furie surtout contre sa mère qui aura été à l'origine de cette situation malheureuse. On peut dès lors regretter que le code de conduite naturel qui soumet l'enfant à

l'obéissance et au respect de ses parents soit totalement transgressé par le personnage-enfant aveuglé par la haine et la vengeance contre sa mère qu'il se plaît à défier et à humilier.

En somme, la révolte résonne comme une réponse disproportionnée du personnage-enfant face au comportement de ses parents et particulièrement sa mère. Sans plus respecter aucune norme sociale, le parent est insulté, humilié. Plus grave encore, le personnage-enfant affronte physiquement ses parents qu'il ne voit plus que comme des adversaires redoutables. Jean Rezeau a un dédain profond pour son père qu'il traite d'incapable et sa mère qu'il qualifie de « folcoche ». Ce sentiment de haine vis-à-vis des parents est la matérialisation de la déconstruction de la figure parentale. Le mythe tombe à la déchéance, le contrat social est malheureusement violé. On en arrive à mesurer les conséquences sur plusieurs aspects.

3. Conséquences du conflit parents/personnages-enfants

Les conséquences qui découlent de la dégradation des rapports entre les parents et leurs enfants sont de deux ordres : la dénégation de la parentalité et le parenticide symbolique. La dénégation consiste à refuser l'existence de quelqu'un ou de quelque chose. Dans cette veine, les personnages-enfants qui ont connu la haine de leurs parents sans jamais vivre l'affection et l'attention de ceux-ci décident d'ignorer leur existence et même de couper le cordon ombilical. Les enfants Rezeau s'inscrivent dans le registre de ceux qui renoncent à la filiation de leurs parents. Cette dénégation est la manifestation de la déconstruction de la figure parentale. La deuxième conséquence est le parenticide symbolique qui désigne le fait de tuer ses parents, non pas en acte, mais en pensée. Les personnages-enfants de l'univers de Bazin sont coupables de parenticide, car ils tuent symboliquement leurs géniteurs.

3.1-La dénégation des parents par les personnages-enfants

La dénégation est consécutive à la rupture du contrat familial entre les personnages-enfants et leurs parents. Ceux-ci ne se reconnaissent plus en leurs géniteurs dont ils s'efforcent de nier l'existence. Jean Rezeau et ses frères forcent la dénégation de leurs parents qu'ils refusent désormais de reconnaître comme tels. Ils décident de ne plus leur obéir, pire encore, de ne plus les considérer comme parents, mais comme des ennemis qu'il faut combattre. Dès lors le processus de déconstruction de la figure parentale est enclenché. La solidarité et l'harmonie qui régissent les rapports entre membres d'une même famille sont inhibées dans la haine, la méfiance et l'indifférence. Dans cette logique, les enfants-Rezeau se réjouissent de la souffrance de leur mère ainsi que l'atteste l'extrait ci-après : « ... tous les trois, Frédie la chiffé², Jean le Brasse-Bouillon, Marcel dit Cropette, nous nous regardions les uns les autres avec une immense satisfaction. » (1948 :132). Ils sont contents de la maladie qui ronge leur mère pour qui ils n'éprouvent plus aucune compassion.

Le père Rezeau, par son incapacité à assumer son statut de chef de famille, offre l'occasion à ses enfants d'ignorer son existence. Tout se passe comme si Mme Rezeau était le seul parent qui a la charge des trois garçons Rezeau. Il a tacitement initié sa dénégation et ses enfants ne font qu'entériner. Son absence constitue bien évidemment une carence parentale qui peut pousser les personnages-enfants à un tel comportement. Même si on ne peut pas justifier la dénégation des parents par leurs enfants, on peut tout de même la légitimer, car elle est une réaction consécutive à l'insécurité que redoutent les sujets sans protection. Sans être orphelins de fait, ils se sentent symboliquement comme tels et prennent la mesure de leur sort. La dénégation des parents qui traduit bien évidemment la déconstruction de la figure parentale est l'expression de l'exaspération des personnages-enfants. Dans leurs rapports à leurs parents, ils

² « La chiffé, le brasse-bouillon, Cropette », sont des surnoms que Mme Rezeau donne à ses enfants non pas pour leur témoigner son affection, mais pour traduire tout le mépris qu'elle ressent pour eux.

se sentent blessés et comme pour se libérer de l'enfer, ils font tomber le mythe parental par sa négation.

La dénégation traduit aussi l'absence de modèle des parents pour leurs enfants. Les personnages-enfants de l'univers de Bazin ne se reconnaissent pas dans l'éducation de leurs géniteurs. Ils les considèrent comme des anti-parents. De ce point de vue, Jean Rezeau regrette d'avoir eu sa mère comme sa génitrice en lieu et place de sa grand-mère qui s'est toujours montrée attentionnée et aimante. Tous ces manquements de la part des parents justifient l'attitude des personnages-enfants qui, par la dénégation, déconstruisent la figure parentale. Ils ne se contentent pas seulement d'ignorer l'existence des parents, ils vont jusqu'au parenticide symbolique.

3.2-Le parenticide symbolique

Nous désignons par le terme parenticide le fait pour les personnages-enfants de tuer leurs propres parents de mauvaise ou de bonne foi. Quel que soit le mobile, aucun acte d'une telle nature ne peut être justifié. Il s'agit d'un crime, fût-il symbolique, perpétré sur son parent avec tout ce que cela entraîne comme malédiction. À partir du moment où la figure parentale ne constitue plus un mythe, c'est-à-dire ne représente plus ce personnage puissant, capable d'apporter solution à tous les problèmes, prêt à se sacrifier pour sa famille, sa mort est programmée. Ceux qui dépendent de lui ne croient plus en lui, ils ignorent son existence. De ce point de vue, ils le tuent symboliquement. La première forme de parenticide symbolique qu'on peut identifier dans ce contexte est la vengeance. Jean Rezeau semble avoir coupé le cordon ombilical avec cette femme qu'il considère désormais comme un anti-parent. Il lui signifie son sentiment de haine et de vengeance en ces termes :

[13] « Vengeance !...

Non, ma mère, cela n'est point, comme on vous l'a quelquefois prétendu, une ressource mnémotechnique : verbes français, ne pas oublier d'apprendre tes verbes français. Non, ma mère, il n'y a plus qu'un verbe qui compte ici, et nous le déclinons correctement à tous les temps. Je te hais, tu me hais, il la haïssait, nous nous haïrons, vous vous étiez haïs, ils se haïrent ! (1948 :89).

L'enfant est aveuglé par la haine qu'il nourrit contre sa marâtre de mère au point de ne plus se limiter simplement au parenticide symbolique, c'est-à-dire se débarrasser d'elle en ignorant son existence, en l'insultant comme une inconnue. Il projette désormais une élimination physique par empoisonnement, c'est-à-dire un parenticide de fait. Ce crime traduit à la fois la déconstruction de la figure parentale et, plus grave, l'assassinat effectif des parents comme l'asserte cet extrait :

[14] « J'avais préparé un flacon. Je comptai -c'est long ! – je comptai cent gouttes et rétablis le niveau avec la même quantité d'eau.

« Mais l'autopsie révélera l'empoisonnement ! murmurait le benjamin.

Penses-tu ! il n'y aura pas d'autopsie. Au pis-aller, on croira qu'elle a forcé la dose.

Mais comment vas-tu lui faire avaler ça ?

Demain matin, dans son café noir. Frédie occupera Fine quelques secondes et détournera son attention, tandis que je viderai le flacon dans la tasse. » (1948 : 2010-2011).

Ce niveau de haine qui pousse l'enfant à vouloir attenter à la vie de sa mère est consécutif à l'animosité qui caractérise les rapports entre les protagonistes. Le manque d'affection et d'attention pour leurs enfants a construit un monstre que les parents n'arrivent plus à contrôler. Or, il suffisait d'être des parents attentionnés et des enfants obéissants et respectueux comme le recommandent les principes sociaux et les Saintes Écritures pour qu'une telle dérive soit évitée. De même que les parents Rezeau deviennent des anti-parents par leur comportement, les personnages-enfants s'identifient aussi comme de mauvais enfants, irrespectueux et

méprisants. Ils représentent même un danger pour la société entière. Le type d'enfants frustrés qui n'ont connu aucune tendresse, ne se nourrissant que haine et vengeance contre les adultes. On le voit donc, les conséquences de la rupture entre les parents et les personnages-enfants sont quelquefois irréparables. En dehors de la disgrâce dans laquelle tombent les parents à cause de leurs défaillances et de leur agressivité vis-à-vis de leur progéniture, les personnages-enfants deviennent des monstres dangereux pour la société. Ils viendront à leur tour perpétuer la violence qu'ils ont subie et dont ils héritent de leurs géniteurs pour devenir eux-mêmes des anti-parents.

Conclusion

À la fin de cette étude consacrée à la déconstruction de la figure parentale par le personnage-enfant dans le roman contemporain, le cas de *Vipère au poing* d'Hervé Bazin, il se dégage un constat : le mythe du parent tombe en déchéance à partir de la rupture du contrat social et la violation des principes naturels qui régissent les rapports entre les parents et leurs enfants. Le parent, personnage-adulte, est le premier à se rendre coupable de plusieurs manquements qui constituent les causes de la rupture. Parmi ces causes, on peut relever les carences parentales constituées d'inaffection et de violences perpétrées sur les personnages-enfants. Les parents Rezeau sont coupables de ces défaillances, plus particulièrement la mère. Le père, chef de famille est quasi-absent dans le mélodrame qui se joue dans sa propre maison. Sa femme prend les commandes et entretient la terreur. Les enfants subissent les maltraitements de toutes sortes : les sévices corporels, les privations, les injures, etc. Mme Rezeau ne souscrit ni aux recommandations naturelles, ni aux principes sociaux régissant l'attitude des parents pour l'épanouissement de leur progéniture. Elle n'offre pas la moindre occasion à ses enfants de connaître l'affection et l'attention maternelles. Le calvaire des victimes s'intensifie par l'absence de leur père incapable d'asseoir son autorité dans sa maison. Il laisse sa femme faire ce qui lui semble bon au mépris de l'épanouissement de ses enfants.

La réflexion s'est aussi penchée sur l'attitude des personnages-enfants qui grandissent dans un contexte de violences et d'absence d'amour parental. On a désormais affaire à des enfants totalement transformés par la douleur. Ils se révoltent et ne respectent plus leurs parents. Philippe Hamon, par la figuration et l'anthropomorphisation nous permet d'identifier les enfants-rebelles. Jean Rezeau est le type de personnage-enfant révolté qui viole tous les interdits relatifs à la considération des parents. Il détruit le mythe parental et désacralise l'autorité. Aux injures de sa mère, il répond par les injures. À la violence physique de celle-ci, il répond par l'affrontement physique, allant jusqu'au projet d'assassinat par empoisonnement. On réalise dès lors que la violence des parents peut susciter la violence des enfants sans pour autant légitimer la réaction des enfants. L'harmonie familiale s'en trouve fortement menacée, les membres d'une même famille s'affrontent comme de vulgaires inconnus.

In fine notre étude recommande aux parents d'observer leurs devoirs vis-à-vis de leur progéniture pour lui permettre d'évoluer dans l'affection et la confiance pour un épanouissement total afin d'éviter des dérives malheureuses entre membres d'une même famille. Il est évident que l'échec du parent dans ses missions, l'expose à la déchéance et au déshonneur. Or, sa présence affective et son attention permanente constituent des garanties de sécurité pour sa progéniture, qui même en cas de correction, approuve et met cette violence légitime au compte de son éducation. Les personnages-enfants de l'univers de Bazin n'ont trouvé aucune affection dans les sévices qu'ils ont subis par leurs parents. En retour, ils n'ont aucune considération, aucun respect pour eux. Ils n'ont que du dédain et de la haine. Aussi-déconstruisent-ils la mythique figure parentale en laquelle ils ne trouvent aucune valeur. La présente étude résonne dès lors comme une interpellation adressée aux parents pour le respect de leurs obligations vis-à-vis de leurs enfants pour éviter des dérives et aussi de construire des

monstres que deviennent ces enfants. Elle interpelle également les enfants qui ont, en toutes circonstances, obligation de respect, d'obéissance de leurs géniteurs dont ils doivent la vie.

Références bibliographiques

- Bas, Philippe. (2007). « Rénovation du dispositif de protection de l'enfance », in *États des savoirs sur la maltraitance*, Paris, Kartala, « coll. Questions d'enfances », pp.15-25.
- Bazin, Hervé. (1948). *Vipère au poing*, Paris : Grasset, 237p.
- Bazin, Hervé. (1994). « Interview », Leca Martine, *Le Courrier de L'UNESCO*, 3p.
- Chazal, Jean. (1982). *Les Droits de l'enfant*, Paris : P.U.F., Collection « Que sais-je ? », 5^{ème} Édition, 144p.
- Cyrulnik, Boris. (2002). *Ces Enfants qui tiennent le coup*, Paris : Éditions et Perspectives, 297p.
- Hamon, Philippe. (1989). *Le Personnel du roman. Le Système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève : Librairie Droz S.A., 388p.
- Odier, Lorraine. (2018). *Métamorphoses de la figure parentale. Analyse des discours de l'École des parents de Genève (1950-2010)*, Lausanne : Antipodes, 386p.
- ONU. (1989). *Convention internationale des droits de l'enfant*, Genève, 32p.
- Sartre, Jean-Paul. (1964). *Les Mots*, Paris : Gallimard, 224p.
- Touré, Issa. (2009). *Les Enfants et la loi*, Abidjan : NEI-CEDA, 140p.